

Louis Lablache naquit à Naples le 6 décembre 1794, de Nicolas Lablache, négociant de Marseille, que les troubles révolutionnaires avaient contraint en 1791 de quitter sa ville natale. Bien qu'il eût embrassé la carrière commerciale, Nicolas Lablache n'en apparentait pas moins à une famille noble. Un de ses parens, le comte de La Blache, porta sa tête sur l'échafaud de la Terreur. Voilà tout ce que je dirai de l'origine de notre chanteur, qui a dû à d'autres circonstances son talent, sa renommée et sa fortune. Après avoir fondé une maison de commerce à Naples, Nicolas Lablache épousa une Irlandaise, Françoise Bietack, qui lui donna trois enfans, Louis, notre chanteur, Adélaïde et Clélia. Cette dernière est devenue plus tard la femme du marquis de Braida, Espagnol, tandis que sa sœur Adélaïde s'est consacrée à la vie religieuse. Elle est aujourd'hui abbesse d'un couvent à Sessa, sous le nom de Sœur Madeleine Lablache. Chassé de France par une révolution, Nicolas Lablache fut ruiné à Naples par une seconde révolution, celle qui y éclata en 1799. Il en mourut de chagrin. Le roi Joseph s'intéressa au sort du jeune Louis Lablache et le fit entrer au Conservatoire de Naples. L'enfant avait douze ans alors. Il eut pour maîtres Gentili, qui lui enseigna les premiers principes de la musique, et Valente, qui lui donna des leçons de chant. Paresseux, dissipé, espiègle comme la plupart des enfans spirituels, Louis n'en fit pas moins des progrès si rapides que ses maîtres en furent les premiers étonnés.

A quinze ans, il possédait une fort belle voix de contralto et jouait également bien du violon et du violoncelle. Un jour, dans un exercice du Conservatoire, il manquait un contre-bassiste à l'orchestre. Le directeur, Marcello Perrino, dit à Louis: «Toi, tu vas me faire cette partie.» Or Louis n'avait jamais touché une contre-basse; cependant, pour faire preuve de bonne volonté, il se fit noter la gamme de l'instrument; c'était un vendredi; le mardi suivant, jour de la répétition, il exécuta sa partie avec un aplomb si merveilleux et une précision si parfaite que tous les assistans furent saisis d'admiration. Une médaille d'honneur consacra la mémoire de cet exploit, et le virtuose fut placé au réfectoire à la table des grands. Toutefois ce ne fut pas impunément que le jeune Lablache avait passé trois jours et trois nuits à s'exercer sur le colossal instrument: un abcès s'était formé à la clavicule et le cloua au lit pendant quarante-deux jours; il n'en fut quitte qu'au moyen d'une opération douloureuse.

Voilà pour le tour de force instrumental; un tour de force vocal amena un résultat analogue. Haydn venait de mourir. On avait ordonné un service funèbre dans l'Empire français et dans le royaume des Deux-Sicules. A Naples, le *Requiem* de Mozart fut exécuté dans l'église du Conservatoire. Le chœur était distribué ainsi: Seize basses, douze ténors, douze dessus et quatre contralti seulement. Il était évident que cette dernière partie n'était pas numériquement assez forte pour balancer les autres. Lablache, un des quatre contralti, attaqua et soutint vigoureusement la note pendant la durée de la messe, si bien qu'il parvint par lui-même et par l'émulation qu'il excita chez ses trois partenaires à rétablir l'équilibre dans l'exécution et à donner le plus grand relief à la partie dont il était chargé. Mais il paya cher son dévouement. Le dernier chœur n'était pas achevé que la voix lui manqua: *Vox faucibus hæsit*. Pendant deux mois, mutisme absolu. Tout à coup, un beau matin, au

milieu d'un violent accès de toux, la parole et la voix lui reviennent; mais quelle voix! une voix de Stentor, un tonnerre, la voix de Lablache enfin, la plus belle et la plus formidable voix de basse que nous ayons connue et qui faisait de celui qui la possédait un chanteur olympien.

Dès lors la vocation de l'artiste fut décidée; il rêve du théâtre, et, pour réaliser aussitôt son rêve, il s'échappe du Conservatoire. Il accepte, faute de mieux, un engagement pour Palerme, non en qualité de chanteur, mais en qualité de contre-bassiste, à 15 ducats par mois (2 fr. par jour); on lui compte un mois d'avance; il reste deux jours à Naples et trouve le moyen d'y manger les 15 ducats. Il faut partir cependant, et pour qu'on ne le prenne pas pour un vagabond qui court le monde sans bagages, il se fait suivre d'une malle très lourde et que le plus robuste portefaix avait peine à soulever. Quel trésor contenait donc cette malle? C'est ce que nous allons savoir. Arrivé à Palerme, il se met en devoir de flâner dans les rues; il flâne un jour, deux jours. Le troisième, un quidam l'accoste; c'est en personne le vice-recteur du Conservatoire de Naples qui s'empresse de le faire appréhender au collet par deux sbires. «Mais, monsieur le recteur, permettez-moi du moins d'aller réclamer ma malle au bureau de la messagerie. — Suivez d'abord ces messieurs, répond le vice-recteur; pour ce qui est de votre malle, e m'en charge.» Le vice-recteur arrive au bureau, aperçoit la malle, et, assis sur la malle, l'*impresarto* qui l'avait retenue pour s'indemniser des 15 ducats si imprudemment avancés. On verbalise, on procède avec un certain appareil judiciaire. La malle est ouverte et on la trouve pleine... de sable.

L'oiseau est réintégré dans sa cage. Mais l'escapade du jeune élève, sa réputation naissante de *basso cantante* tenaient en éveil les directeurs de théâtres, qui, comme de fins chasseurs, pensaient que, pour attirer le public dans leurs filets, il fallait avoir de mélodieux *appeaux*. La surveillance n'était pas si sévèrement exercée par le recteur et le vice-recteur que de secrètes intelligences, des correspondances mystérieuses ne pussent s'établir entre le *Teatro-Nuovo* et le Conservatoire. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'après un mois l'oiseau s'envola de nouveau et vint se nicher dans une des dépendances du *Teatro-Nuovo*, où il avait su contracter un engagement avantageux. Mais au moment où l'on faisait à la sourdine les répétitions d'un ouvrage dans lequel Lablache devait tenir l'emploi de *buffo napoletano*, le fugitif fut débusqué et incarcéré une seconde fois, ce qui détermina le Sénat des Deux-Siciles à voter une loi qui portait «que tout entrepreneur de théâtre qui engagera un élève du Conservatoire sans l'autorisation du gouvernement paiera la somme de 2,000 ducats d'amende et sera tenu de fermer son théâtre pendant quinze jours.» De son côté, le recteur Perrino, pendant sagement que le meilleur moyen de retenir les élèves chez lui était de leur offrir au dedans ce qu'ils allaient chercher au dehors, fit construire une salle de spectacles dans l'établissement même qu'il dirigeait. Depuis ce moment, Lablache ne fut plus tenté de courir les aventures; il s'adonna paisiblement à ses études et les termina à l'âge de dix-sept ans.

Au sortir des bancs, Lablache fut engagé en qualité du *buffo napoletano* à San-Carlino, le plus petit théâtre de Naples, où il débuta dans

la Molinara, de Fioravanti. Il y était depuis cinq mois, lorsqu'il épousa la fille d'un acteur de ce théâtre, le plus grand comédien de l'Italie. Teresa Pinotti était une maîtresse femme qui exerça la plus heureuse influence sur le talent et les succès de son mari. Lablache était un vrai Napolitain, insouciant de gloire et de fortune. Teresa eut de l'ambition pour deux; c'est à elle que nous devons ce talent varié, accompli, tant admiré, tant applaudi, qui nous a tant émus, qui nous a tant fait rire. Il y avait alors à Naples un bouffe excellent, nommé Mililotti, qui était l'idole du public. M^{me} Lablache le fit engager sous main, et sous main lui fit donner les emplois de son mari pour exciter l'émulation de ce dernier. Irréprochable comme acteur et chanteur, Lablache avait un grand défaut, qui était de parler le jargon napolitain. Sa femme se promit bien de l'en corriger et de le faire parler et chanter dans l'idiome toscan. Après un an passé à Messine, où il garda l'emploi de bouffe napolitain dans lequel il excellait, il arrive à Palerme où il débute avec succès dans *Ser Marc Antonio*, opéra bouffe, de Pavesi. Il y demeure cinq ans, malgré les propositions avantageuses qu'on lui faisait de Naples, et de lance dans le répertoire de Rossini. Chassé de Palerme par la révolution des carbonari qui y éclata en 1820, il part pour Milan, débute à la Scala par le rôle de Dandini de *la Cenerentola*, tourne toutes les têtes par son jeu, son chant, son accent musical, son comique fin et mordant. On ne lui fait qu'un seul reproche : c'est, disent les feuilletonistes, de parler turc et non italien. Le célèbre Raffanelli [Raffanelli], — que les Parisiens avaient déjà applaudi, lorsque, dans la jolie salle Chanteraine (rue de la Victoire), il chantait *il Matrimonio* avec Lazzarini, Parlamagni et M^{me} Strinasacchi, — Raffanelli se charge de corriger cet accent barbare. Au bout de quelques leçons, les progrès de l'élève étaient sensibles; encore quelques efforts, et il se fait admirer par la prononciation la plus pure. Il joue à Milan pendant six saisons de suite. Il se montre successivement dans le rôle du grand-prêtre de *la Vestale*, de Pacini, et dans le rôle du père d'*Elisa e Claudio* que Mercadante avait écrit pour lui. Les engagements se succèdent, à Rome d'abord, ensuite à Turin, où il fait fureur dans le rôle d'Uberto de l'*Agnese* de Paër. A Vienne, ce fut bine une autre affaire. Il débuta dans *il Barbieri*. L'empereur fit bisser tous les morceaux; aussi Lablache disait-il qu'il avait joué deux fois le *Barbier* [*Barbieri*] dans cette soirée. Après la représentation, un grand gala fut servi dans le principal foyer du théâtre par ordre de l'empereur. On vit ensuite l'infatigable artiste jouer quatre rôles différens dans quatre soirées consécutives, les rôles de Figaro, d'Assur, d'Uberto, de Geronimo. Il faut noter que dans *il Barbieri* et dans *il Matrimonio*, il était secondé par Rubini et M^{me} Mainvielle-Fodor. Lablache aimait à parler de son séjour à Vienne comme de l'époque la plus florissante de sa vie dramatique. Les Viennois frappèrent une médaille en son honneur, avec cette inscription du marquis Gargallo, traducteur d'Horace:

*Actione Roscio, Joppe cantu, comparandus utrique,
Lauro conserta, ambobus major.*

Vienne, XVIIIIXV.

Lablache se trouvait encore à Vienne à l'époque des obsèques de Beethoven, en 1827. On n'a pas oublié que les plus grands artistes avaient tenu à l'honneur de concourir à cette solennité. Meyerbeer joua la partie

de timbales. Lablache excita une émotion profonde par la manière dont il chanta le *Tuba mirum* du *Requiem* de Mozart, de ce chef-d'œuvre qui avait occasionné la perte de sa voix, environ dix-huit ans auparavant, au service funèbre de Haydn.

Après le Congrès de Laybach, le roi de Naples, Ferdinand, étant à Vienne, fit à Lablache l'accueil le plus flatteur; non seulement il le nomma chanteur de sa chapelle, mais encore il accorda spontanément une pension à son beau-père Pinotti.

De retour à Naples après dix ans d'absence, Lablache débute à San-Carlo par le rôle d'Assur dans *Semiramide*, que l'on jouait pour la première fois. M^{me} Mainvielle-Fodor représentait la reine de Babylone. Les deux virtuoses excitèrent le plus grand enthousiasme.

Au sortir de Naples, Lablache alla faire l'ouverture du grand théâtre de Parme. Il y débuta dans le rôle d'Orsomano de *Zaira*, de Bellini. Il revoit Vienne, Milan, Naples à diverses reprises et arrive enfin à Paris en 1830. Le 4 novembre 1830, il débute parmi nous dans Geronimo d'*il Matrimonio*. Il répugnait à se montrer pour la première fois, aux Parisiens sous les traits du vieux marchand; ce fut encore M^{me} Lablache qui le décida à choisir ce rôle et à prendre la figure d'un *vecchio buffanissimo*. Enumérons, dans l'ordre où nos souvenirs nous les rappellent, les différens rôles qu'il joua pendant son long séjour en France et qui furent autant de transformations de son talent. Ce furent le podesta de *la Gazza ladra*, Campanone de *la Prova*, Leporello de *Don Giovanni*, Elviro d'*Otello*, Giorgio d'*i Puritani*, Assur de *Semiramide*, Mosè dans l'opéra de ce nom, il prefetto de *Linda*, Enrico VIII d'*Anna Bolena*, Oroe de *Norma*, Dandini et don Magnifico de *la Cenerentola*, Figaro d'abord et plus tard don Bartolo d'*il Barbiere*, et enfin *Don Pasquale*. Qu'on se représente ce que devait être le jeu et le chant de Lablache lorsqu'il était secondé par des artistes dignes de lui: Rubini, Tamburini, Ronconi, Mario, M^{mes} Malibran, Sontag, Pasta, Persiani, Grisi, etc., etc. Dans l'opéra seria, grâce à sa taille élevée, à sa noble physionomie, à son geste pleine d'autorité, à son regard souverain, le rôle quelquefois le plus secondaire devenait un rôle principal. Il n'y avait pas de partie insignifiante et à dessein laissée dans l'ombre par le compositeur qu'il ne mit en lumière et dont il ne tirât un merveilleux parti. C'était une véritable création. Et telle était la souplesse de cette riche et puissante organisation, telles étaient les prodigieuses ressources de son esprit, que jamais bouffe n'a égalé sa rondeur, sa gaîté franche et communicative, son rire retentissant, sa bonhomie et cette verve intarissable qui, dans ses plus grandes expansions, n'a jamais franchi la limite quelquefois imperceptible qui sépare le grotesque de la plaisanterie de bon goût. Par sa voix qui dominait toutes les autres comme une pédale d'orgue, par son *ré* foudroyant devenu proverbial, autant que par son jeu, il régentaient les ensembles, entraînaient les chœurs et l'orchestre; il remplissait à lui seul la scène, il était toute l'action. Je voudrais, si l'espace me le permettait, transcrire ici le jugement qu'un critique célèbre, l'excellent et regretté Castil-Blaze, a porté sur le talent de Lablache. C'est plus qu'un jugement; c'est un portrait vrai et vivant de l'artiste. Castil-Blaze avait écrit la biographie de Lablache peu de temps après le début de ce dernier à

Paris. Cette biographie, bien incomplète aujourd'hui, m'a fourni de précieux détails sur la jeunesse du chanteur et ses premiers succès.

Depuis le mois de novembre 1830 jusqu'en 1852, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans consécutifs, Lablache alterna entre Paris et Londres. A la saison d'hiver sur le continent succédait la saison d'été de l'autre côté de la Manche. Il ne manque qu'une seule fois à la saison de Londres: ce fut en 1833, pour aller à Naples, où il amena M^{me} Malibran. Il y monta *Guillaume Tell*, et le joua avec un tel élan et une telle énergie que les représentations de cet ouvrage étaient presque factieuses. Le jeu, le chant de l'acteur électrisaient surtout les Suisses, dont se composait en grande partie la garnison de Naples. Ajoutons ici que le roi Ferdinand sympathisait avec ceux chez qui le chef-d'œuvre de Rossini excitait des idées d'indépendance. Arrivait-il à Naples, il demandait *Guillaume Tell*; quittait-il la capitale, la pièce était défendue. Le ministre de la police disait à Lablache: «Ne pourriez-vous jouer avec moins de chaleur? — J'aime mieux, répondait-il, ne pas jouer du tout que de jouer froidement.» Ce fut aussi dans ce séjour à Naples qu'il prit plaisir à remettre en honneur d'anciennes partitions: *la Serva padrona* de Pergolèse [Pergolesi], *la Scuffiara* de Paisiello, *Socrate immaginario* et un opéra en un acte et à deux personnages qu'il joua avec M^{me} Ungher.

Pourtant cette apparition à Naples fut courte. Il rentra à Paris pour la saison suivante, et, comme je l'ai dit, se partagea entre Paris et Londres jusqu'à sa dernière saison, qui fut celle de 1851–1852.

// 4 // En cette dernière année il contracta avec la Russie un engagement, pendant les deux premières années duquel il alterna avec Londres. Ce fut au théâtre de Covent-Garden qu'il créa le rôle de Grisinscko, de la traduction italienne de *l'Etoile du Nord*. Ce rôle, niaisement grotesque dans la pièce française, devint entre ses mains un rôle principal. Ceux qui l'ont entendu disent qu'il en fit le pendant du rôle de Bartolo; il est vrai que M. Meyerbeer écrivit pour lui de nouveaux morceaux qui donnaient à ce rôle une nouvelle importance.

Au printemps de 1857, la robuste santé de Lablache était gravement compromise. Il alla prendre les eaux de Kissingen, en Bavière, où l'empereur de Russie se trouvait. Telle était la prévenante affection dont Lablache était l'objet de la part de l'empereur, que celui-ci, se promenant un jour à pied et rencontrant Lablache en voiture, fit d'un geste arrêter les chevaux, et, sans souffrir que l'artiste mit pied à terre, causa familièrement avec lui à travers la portière. Peu après cet entretien, une lettre autographe du grand chancelier annonçait à l'artiste que S. M. I. lui conférait le titre de « chanteur de chambre », en même temps qu'elle lui faisait remettre une médaille d'or enrichie de brillants, suspendue au cordon de l'Ordre de Saint-André, «Ce sera pour décorer mon cercueil», dit tristement Lablache en recevant ces insignes.

Arrivé à Paris au mois d'août, il passe quelques jours en famille à Maisons-Laffitte. Le 16 du même mois, il prend le chemin de fer de Lyon, et en embrassant son fils Henri qui l'accompagnait à l'embarcadère, il lui dit: «Nous ne nous reverrons plus.»

A Naples, il veut essayer d'un séjour à sa villa Pausilippe; mais l'air de la mer le contraint à se fixer à la ville. Ses salons étaient envahis chaque soir par tout ce que Naples renfermait de gens de distinction en artistes, fonctionnaires, littérateurs, hommes du monde. En proie à une maladie qu'il savait incurable, il domptait toutes ses souffrances pour égayer sa société; sa mémoire était si riche de souvenirs, d'anecdotes de tout genre; il avait tant d'esprit, tant de ressources dans l'esprit, tant de verve et tant de cœur! Après les conversations amusantes venaient les entretiens sérieux sur l'art. Il analysait les chefs-d'œuvre de la musique allemande; il caractérisait le génie de Bach, de Haendel [Handel], de Haydn, de Mozart, de Beethoven, il parlait pertinemment de la grande école italienne de musique religieuse, représentée par Palestrina, Allegri, Morales [Morales]; il fredonnait les Psaumes de Marcello, il savait par cœur tous les chants grégoriens.

Cependant le mal s'aggravait. Au milieu de ses tortures physiques, le plus cruel tourment de Lablache était de se voir séparé de la plupart des membres de sa nombreuse famille disséminée dans le monde entier, de Naples à Saint-Pétersbourg, d'Alger à Bogota. Il n'a eu auprès de lui, en ses derniers jours, que sa fille Cecchina (M^{me} Thalberg) et un de ses neveux, M. Della Marra, qu'il affectionnait comme un fils. Le jour de Noël dernier, un des amis de l'illustre malade, M. Ercole, ayant voulu lui faire une fête de famille, l'artiste improvisa un sonnet dans lequel il exprimait en vers touchans le chagrin que lui causait cet éloignement des siens.

Il venait à peine de réciter son sonnet que la poste apportait une vingtaine de lettres. C'étaient les vœux de bonne année que les enfans et petits-enfans envoyaient de tous les points du globe au père chéri.

Dès les premiers jours de son arrivée à Naples, Lablache avait retrouvé avec joie un ancien camarade, le ténor Winter, avec lequel il avait joué pendant plusieurs saisons à Londres. Ce ténor Winter, au désespoir d'avoir perdu sa femme et ses enfans, avait demandé des consolations à la religion et s'était fait moine dominicain. Il avait échangé le nom de Winter contre celui de Padre Calveri; c'est le nom sous lequel il est connu dans son Ordre. Le Père Calveri s'est attaché à Lablache, l'a assisté durant tout le cours de sa maladie, lui a prodigué les secours spirituels et lui a administré les derniers sacremens. L'artiste est mort en chrétien; mais, jusqu'à son dernier soupir, il a caressé les souvenirs et les idées de son art. Sentant son organe s'éteindre et ne pouvant plus émettre qu'avec effort de faibles sons, il appela sa fille et lui dit: *Cecchina, non ho più voce, moro*. Avant d'expirer, il récita les deux premières strophes de l'ode de Manzoni, *le Cinq mai*. Un sanglot lui coupa la voix. Il essaya d'entonner ensuite une chanson anglaise qu'il aimait de prédilection: *Home, sweet home*, et ce furent ses derniers accens. Telle a été la vie et telle a été la mort de ce

grand artiste, de cet homme excellent, généreux, désintéressé, dont il est plus facile de compter les triomphes que les bonnes actions.

Il expira le samedi 23 janvier, à deux heures trois quarts de l'après-midi. La nouvelle se répandit aussitôt dans la ville, et le soir tous les théâtres furent fermés. Ils le furent de même le jour des obsèques.

Aucune main servile n'a approché les restes du grand artiste; des mains amies seules se sont chargées des derniers et pénibles offices de l'ensevelissement et des funérailles. Le corps fut placé sur un lit de parade au milieu de la chambre transformée en chapelle ardente, aux deux côtés de laquelle s'élevaient deux autels où des messes et des prières se succédaient d'heure en heure pour le repos de l'âme du défunt. Le jour des obsèques, le mardi 26 janvier, des discours attendrissans furent prononcés dans cette chambre par M. Taglioni, et par M. Théodore Cottrau, ami de Lablache.

Du lit de parade au char funèbre, le cercueil fut porté à bras par toutes les notabilités des arts: le sculpteur Angelini, les peintres Smargiassi et d'Auria, le chanteur Coletti, l'acteur Majeroni. Bien que les corporations religieuses n'aient pas été admises aux obsèques, et bien qu'il ne soit pas d'usage à Naples de suivre les convois funèbres, la foule qui se pressait à la suite du cortège était innombrable. Au Campo-Santo, le corps fut déposé provisoirement dans la sépulture de la famille Zir. Là, le suaire fut enlevé, le cercueil ouvert, et les chants de l'Église commencèrent. On dit que la tête du mort se trouvant projetée en arrière, la bouche, on ne sait par quel accident, s'ouvrit comme pour répondre aux hymnes sacrés. Tous les yeux étaient pleins de larmes, et les sanglots éclatèrent lorsque Mercadante déposa sur cette tête inanimée une couronne d'immortelles.

Le 14 février, le corps de Lablache est arrivé à Paris et a été déposé dans les caveaux de la Madeleine. Le service a eu lieu dans cette église le samedi 20 février, au milieu d'un concours nombreux d'hommes éminents en tout genre. Le *Requiem* de Mozart a, cette fois encore, été chanté. Sous la direction de M. Dietsch, les artistes du Théâtre-Italien et de l'Opéra ont chanté les chœurs, et MM. Tamburini, Angelini, Mario, Graziani, M^{mes} Alboni, Grisi, Nantier-Didiée et Saint-Urbain se sont partagé les trois quatuors *Tuba mirum*, *Recordare*, et *Benedictus*. M. Camille Saint-Saëns jouait le grand orgue. Les cordons du poète étaient tenus par le prince Poniatowski, le prince San-Giacomo, M. Carafa et le baron Taylor. Les fils de Lablache et deux de ses gendres conduisaient le deuil. Après la cérémonie, le corps a été transporté à Maisons-Laffitte dans la sépulture de famille, où reposent déjà M^{me} Lablache et une de ses filles.

Il restera de Lablache ce qui peut et doit rester d'un homme original et créateur dans son genre, mais qui a fait consister son originalité à faire valoir les œuvres des autres. Lablache a donné la forme et la vie à des types immortels tracés par des musiciens de génie; il a fait pendant près d'un demi-siècle les délices de l'Europe civilisée, de toute société élégante et polie; il a été un chanteur étonnant, un tragique plein de noblesse et de dignité, un bouffe inimitable. Il restera de lui un nom, un nom sans

œuvres, il est vrai, mais que les générations prononceront pendant de longues années. Et n'est ce donc rien que cela pour un artiste qui n'a jamais fait entrer la postérité dans ses calculs de gloire? Il n'y en a pas autant pour une foule d'œuvres que nous voyons éclore et auxquelles on se hâte trop souvent de promettre l'immortalité.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	mercredi
Calendar Date:	24 FÉVRIER 1858
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	3 à 4
Title of Article:	LABLACHE.
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None